

PAGES

MANQUANTES

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

10ME ANNÉE. SAMEDI, 23 JUILLET 1892. VOL. XX, No 4.

SOMMAIRE :

I Septième dimanche après la Pentecôte. — II La bonne sainte Anne. — III Education et religion. — IV Programme des fêtes jubilaires de Léon XIII. — V L'imagier, légende, (à suivre). — VI Jeanne d'Arc et la France. — VII L'hospice St-Jean de Dieu, (suite). — VIII Chronique. — IX Bibliographie. — X Aux prières.

SEPTIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

« Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut porter de bons. »

I. Dieu seul est bon, nous dit l'Évangile. Il est bon en lui-même, dans son essence, dans sa nature ; et l'homme n'est bon que par sa participation à cette bonté initiale. L'homme ressemble à ce qu'il aime ; il reflète les traits de la bonté divine quand il aime son Dieu ; et il reproduit l'image de l'esprit des ténèbres quand il aime le mal. « Ils sont devenus semblables aux choses qu'ils ont aimées, » dit l'Écriture.

Si donc, nous voulons devenir bons et porter de bons fruits, aimons le Dieu de bonté de tout notre cœur et soyons humbles, car l'humilité conserve les fruits déjà mûrs et produit, sans cesse, des fruits nouveaux ; c'est la gloire de notre Père céleste que nous portons beaucoup de fruits. Travaillez de plus en plus à votre sanctification, dit l'apôtre, et sachez que votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur.

II. Examinons ce que nous aimons, ce que nous recherchons, ce que nous désirons. À cela, nous reconnaitrons ce que nous

sommes. Ne nous décourageons pas cependant à la vue des productions imparfaites ou mauvaises. Les mauvais arbres peuvent devenir bons par la culture. A cet effet, ce n'est pas assez d'élaguer les branches et le feuillage, il faut améliorer les conditions du terrain, de l'atmosphère et de la température. Dieu ne veut la perte d'aucune âme ; il invite au contraire, les plus grands pécheurs à rentrer en grâce. Mais pour opérer ce retour heureux, un changement radical est nécessaire. Les modifications de la conduite extérieure ne raniment pas la vie spirituelle. C'est le cœur qui doit changer et se redresser, comme l'arbre qui relève vers le ciel ses branches redevenues fécondes.

Ainsi quelque faibles que nous soyons, quelque coupables que nous puissions être, ne désespérons jamais ni du cœur de l'homme ni du cœur de Dieu.

LA BONNE SAINTE-ANNE

Dans quelques jours, l'Eglise célébrera la fête de sainte Anne et de saint Joachim. Il n'est point nécessaire de recommander ici la vénération de cette sainte qui, par un rescrit de Sa Sainteté Pie IX, en date du 7 mai 1876, était proclamée la patronne de la province de Québec. Son culte a toujours été en honneur au Canada. Il remonte, pour ainsi dire, à l'époque même de la découverte de notre pays. Pouvait-il en être autrement de la part des nombreux colons appartenant à cette terre de Bretagne, où le sanctuaire de Ste-Anne d'Auray avait déjà de si nombreux et de si pieux fidèles ?

Dès 1665, sans remonter plus loin, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation parlait à son fils de la chapelle de Ste-Anne de Beauport : *A sept lieues d'ici, il y a une église de Ste-Anne dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la Très Sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue; et les malades, de quelque maladie qu'ils soient, recevoir la santé...*

Aujourd'hui, la petite chapelle a fait place à une grande et belle église où se presse chaque jour une foule pieuse de pèlerins, où de nombreux miracles attestent la toute puissante intervention de la Bonne Ste Anne, selon l'expression familière sortie assurément d'un cœur simple et reconnaissant.

C'est, du reste, d'un homme simple, d'un modeste cultivateur, pauvre d'argent, mais riche en vertus, que sainte Anne se servit vers 1624 dans ce pays de Bretagne, si profondément chrétien, pour donner à son culte un éclat qui n'a fait depuis lors que grandir. Dans une lande aride, non loin de la petite ville d'Auray, près de la Vallée des Martyrs, arrosée en 1792 par le sang des royalistes défaits à Grignon, s'élève aujourd'hui le temple majestueux dû à la piété et à la générosité des pèlerins français.

Dans cette lande désolée existait au Ve siècle — là même où se dresse la basilique — une petite chapelle consacrée à sainte Anne. Le temps fit son œuvre de destruction ; l'autel disparut, et le culte de la mère de la très sainte Vierge fut peu à peu abandonné. Mais au commencement du dix-septième siècle, le bruit se répandit tout-à-coup que Nicolasic, un obscur laboureur, avait de fréquentes apparitions de sainte Anne ; que ces apparitions, consistant en traits lumineux, se produisaient là où la tradition signalait l'existence de l'ancienne chapelle, dans le champ de *Becenno* rebelle à la charrue, parce que la sainte y avait choisi l'emplacement de son temple futur. On traita pendant quelque temps le pauvre breton de visionnaire, d'imposteur, mais il fallut bien se rendre à l'évidence, et la découverte de la statue de la sainte, à l'endroit même où la flamme avait brillé, prouva la sincérité du pieux Nicolasic.

La reine Anne d'Autriche eut connaissance de ces faits, et bientôt un modeste sanctuaire fut construit à Keraña. Puis les dons se multipliant, on créa la piscine, la *Santa Scala*. Il s'établit un convent de Carmes déchaussés pour desservir la chapelle et satisfaire à la piété des pèlerins. Louis XIII enrichit le nouveau sanctuaire de précieuses reliques venues de la ville d'Apt, en Provence, où, suivant la tradition, confirmée par les Bellandistes, étaient déposés les restes mortels de la sainte, si miraculeusement découverts au temps de Charlemagne.

On se rappelle le vœu de la reine Anne demandant à sa patronne un rejeton de la race des rois de France. Ce vœu fut exaucé, et ce roi fut Louis XIV, qui devait laisser son nom au grand siècle.

Le culte de sainte Anne est, comme on le voit, lié intimement à l'histoire de France : aussi a-t-il grand lien avec la reconnaissance des fidèles pour tous les bienfaits accordés par la sainte.

Le marin breton lui a voué une vénération particulière : et nombreux sont les ex-voto qui décorent l'église, représentant le

modèle des navires arrachés au naufrage par l'intercession de Ste-Anne. Là, il n'est pas rare, de voir les matelots d'un voilier venir pieusement accomplir le pèlerinage promis au moment du danger, pieds nus, tête nue, le chapelet à la main, chantant le cantique de sainte Anne, et s'agenouiller dévotement à la sainte table pour remercier celle qui les a sauvés. Et ces communes entières, venues de bien loin sous la conduite de leur recteur, qui s'avancent, bannière déployée, en longue file, les hommes avec leurs longs cheveux tombant sur les épaules, leurs braies bouffantes, leurs guêtres blanches, leurs gilets et leurs vestes brodées de riches ornements ; les femmes dans leurs beaux atours plus riches encore, aux couleurs éclatantes ; puis le jour de la fête de sainte Anne, les grandes réunions des sociétés religieuses, des zouaves pontificaux, avec Charette au premier rang, des délégués des cercles catholiques, avec M. le comte de Mun ; alors la nef est trop petite et on célèbre la messe à l'autel de la *Santa Scala*. L'assistance est en plein air, et le spectacle est vraiment grandiose, quand cette foule tombe à genoux, au moment de l'élévation, et que le prêtre, souvent un vénéré prélat, présente à Dieu leurs prières. Voilà ce qu'on voit souvent au pèlerinage de Ste-Anne d'Auray, qui est, certes, un des plus suivis en France.

Ste-Anne de Beaupré, dans de moins grandes dimensions présente un spectacle aussi saisissant. On y rencontre souvent à la fois trois ou quatre pèlerinages et 2 à 3,000 pèlerins. Les facilités d'accès, réalisées depuis quelques années, ont sensiblement augmenté le nombre des fidèles qui s'y rendent.

La présence des Pères Rédemptoristes qui desservent cette cure ont grandement contribué à cette heureuse affluence, en offrant aux pèlerins tous les secours religieux.

C'est vraiment un spectacle consolant que celui de ces réunions d'hommes appartenant à nos sociétés ouvrières, allant invoquer la bonne Ste-Anne, tous animés d'une foi vive, recueillis, affrontant les fatigues d'un long voyage, prenant sur leur jour de repos et sur leur sommeil le temps nécessaire pour accomplir ce pèlerinage. Voilà ce qui se voit ici, et ce qui est tout à l'honneur de nos populations. Puisse sainte-Anne les récompenser de leur piété et appeler sur notre pays les bénédictions du ciel !

EDUCATION ET RELIGION

« Que l'instruction ne puisse pas être séparée de l'éducation et que l'éducation elle-même ne puisse pas être séparée de la religion, ce sont là deux vérités si évidentes en soi, et elles étaient si universellement acceptées, qu'elles étaient considérées comme deux axiomes. Aujourd'hui, on n'ose guère contester la première, mais on méconnaît outrageusement la seconde. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que les leçons qui ne s'adressent qu'à l'esprit, est ce que cette discipline mécanique et extérieure qui, dans les écoles, donne aux enfants certaines habitudes d'ordre et de travail régulier, est-ce que tout cela, c'est l'éducation ? Non. C'est l'honneur de l'âme humaine qu'elle ne peut être formée qu'avec la collaboration de Dieu qui l'a faite immortelle, et par conséquent avec le concours de la religion qui vient de lui.

« Ce que vaut une âme, Jésus-Christ l'a fait connaître au monde, qui jusque là n'avait à cet égard que des notions instinctives très vagues et très confuses ; et voilà pourquoi l'Eglise catholique, qui est la gardienne de la doctrine du Christ et de sa surnaturelle efficacité, peut seule élever les âmes, qu'il s'agisse des enfants ou des hommes, à leur vraie hauteur et y faire pénétrer la foi, qui est le principe de leur vie ; l'espérance, qui leur ouvre des perspectives infinies, et la charité, qui est le lien des âmes avec Dieu comme des âmes entre elles. Et voilà pourquoi aussi, l'éducation n'est pas, quand elle n'est pas une éducation chrétienne.

« L'éducation, en effet, doit avoir la foi pour principe, l'espérance pour attrait, la charité pour mobile, la formation des âmes en vue de leur destinée surnaturelle pour but. Tout le reste peut seconder le réveil et le développement de l'esprit, mais tout le reste est impuissant pour l'éducation, et je dirai même que quand l'instruction est irrégieuse, tout le reste peut, un jour ou l'autre, devenir malfaisant pour l'éducation. « La religion, a dit quelque part M. Guizot, est plus que le centre de l'éducation : elle est son être même. »

(Extrait du discours prononcé par M. Chrsnelong, à la Société d'Éducation).

PROGRAMME DES FETES JUBILAIRES DE LEON XIII

La commission exécutive du Jubilé épiscopal de Léon XIII vient de présenter au Saint-Père un programme qu'il a approuvé, et où nous lisons, entre autres, les dispositions suivantes :

Les pèlerinages nationaux qui auront lieu à Rome, à l'occasion du Jubilé épiscopal du Saint-Père, commenceront dans la seconde moitié du mois d'octobre 1892 et se termineront en avril 1893. C'est au *Cercle de St-Pierre* que sera confié le soin de recevoir les pèlerins à leur arrivée dans la Ville éternelle.

Le jour de l'Épiphanie 1893, les enfants des familles honorables de Rome ouvriront la série des fêtes et des audiences, en déposant, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, leurs étrennes comme offrande jubilaire.

Le 11 février, fête de Notre Dame de Lourdes, le *Cercle de l'Immaculée Conception* déposera, à son tour, aux pieds de Sa Sainteté, l'hommage de la prière.

Du 13 au 18 février auront lieu, dans quelques églises de Rome, des prédications et autres exercices de piété destinés à mieux préparer les fidèles à célébrer dignement la solennité du Jubilé.

Les 16, 17 et 18 février, les pèlerins italiens seront reçus en audience, par groupes régionaux, conformément au règlement qui sera publié à ce sujet.

Le 19, jour anniversaire de la consécration épiscopale de Léon XIII, le Saint-Père célébrera la sainte messe dans la basilique du Prince des apôtres. Tous les pèlerins présents à Rome, auxquels pourront se joindre tous les catholiques romains, auront la faveur d'assister à cette cérémonie.

Les 20, 21 et 22 février, la commission centrale fera célébrer un *triduum* d'actions de grâces à Saint-Laurent-in Panisperna, où Léon XIII a reçu la consécration épiscopale. Pendant ces trois jours, des offices pontificaux solennels auront lieu dans la même église et des prédicateurs en renom s'y feront entendre.

La même commission centrale fera donner un repas à cent pauvres vieillards, à qui elle procurera aussi des vêtements et qu'elle préparera à recevoir la sainte communion dans la susdite église.

D'autres projets sont encore à l'étude de la part de la commission centrale, en vue de donner toute la splendeur et la solennité possible à cette démonstration d'amour et de dévouement du monde catholique envers Notre Saint Père le Pape.

L'IMAGIER

(LÉGENDE)

C'était un beau couvent bâti sur un haut plateau. Au-dessus, la montagne couverte de sapins. Les toits pointus et les tourelles de la sainte maison se découpaient sur ce fond sombre. Au-dessous une large vallée, des vignes, des champs de blé, des prairies bordées de peupliers, et un village le long d'une molle rivière.

Les moines de ce couvent étaient à la fois de bons serviteurs de Dieu, de grands savants et d'excellents laboureurs. Le jour, leurs robes blanches apparaissaient çà et là dans la campagne, penchées sur les travaux de la terre ; et, le soir, on les voyait passer de pilier en pilier, sous les arceaux du large cloître, avec un murmure de conversations ou de prières. Il y avait parmi eux un jeune religieux, du nom de Norbert, qui était un très bon *imagier*. Dans le bois ou dans la pierre, ou bien avec l'argile qu'il peignait de vives couleurs, il savait façonner de si belles statues de Jésus, de Marie et des saints, que les prêtres et les personnes pieuses venaient les voir de très loin et les achetaient très cher, pour en faire l'ornement de leurs églises ou de leurs oratoires.

Norbert était fort pieux. Il avait, surtout pour la Sainte Vierge, une dévotion extraordinaire ; et souvent il restait des heures devant l'autel de l'Immaculée, immobile et prosterné sous son capuchon, les plis de sa robe épanchés derrière lui sur les dalles. Norbert était parfois rêveur. Le soir surtout, en regardant, du haut de la terrasse, le soleil s'éteindre à l'horizon, il devenait inquiet et triste. Il aurait voulu s'en aller loin, voir d'autres coins du monde que celui où il vivait.

Le prieur lui disait alors :

— Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ! Voilà le ciel, la terre, les éléments : or, c'est d'eux que tout est fait... Quand vous verriez toutes les choses à la fois, que serait-ce, qu'une vision vaine ?

Les bons moines étaient très généreux ; et, comme ils étaient riches, un jour vint où il n'y eut plus un seul pauvre dans les environs. Alors ils résolurent de construire, à leurs frais, une magnifique église près de leur couvent. On abattit, sur les pentes boisées qui dominaient le monastère, les plus beaux chênes et les plus beaux sapins pour en faire la charpente de l'église. On les équarrit, puis on les scia en les posant sur de hauts tréteaux ; et tout le couvent fut enveloppé d'une poussière jaune comme de l'or.

Et c'était, au milieu de l'immense solitude, comme une bourdonnante ruche humaine. Chaque ouvrier, en taillant sa pierre pour la cathédrale future, ignorait où cette pierre serait posée et même, si elle serait vue des fidèles, mais il savait bien qu'elle serait vue de Dieu ; et tous se réjouissaient de collaborer, chacun pour son humble part, à l'œuvre sainte. Et bientôt, pierre à pierre, lentement, l'église monta, monta vers le ciel.

Un des anciens moines du couvent, mort en odeur de sainteté, avait écrit ces mots dans un petit livre de méditations pieuses, qu'il avait appelé *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Ne disputez pas des mérites des saints. Ces recherches produisent souvent des contestations inutiles ; elles nourrissent l'orgueil et la vaine gloire d'où naissent la jalousie et les discussions, celui-ci préférant tel saint, celui-là tel autre... L'examen de pareilles questions, loin d'apporter aucun fruit, déplaît aux saints. » Les bons moines manquèrent à ce précepte un soir qu'ils devisaient entre eux sur la terrasse du couvent, après *l'Angelus*. Non seulement ils disputèrent du mérite de plusieurs saints, mais encore de celui des trois personnes de la divine Trinité. Il s'agissait de savoir sous quel vocable leur église serait placée ; et chacun proposait son sentiment et le soutenait avec ardeur.

Le prieur, homme de gouvernement et de traditions, parla le premier : — Il sied que notre église soit placée sous le vocable de notre fondateur, saint Eustache. Autrement, les fidèles croiraient qu'il y a peut-être un plus grand saint que l'illustre anachorète qui a institué notre ordre ; et cela pourrait nous faire tort.

Le sous-prieur dit : — Les saints les plus vénérables ne sont que de pâles reflets du Christ leur modèle. Si vous m'en croyez, nous consacrerons cette église à Notre-Seigneur Jésus, d'où le salut est venu aux hommes et d'où procède toute sainteté.

(A suivre).

JEANNE D'ARC ET LA FRANCE

Monsieur Pagis, évêque de Verdun, (France), quêtant pour de l'Œuvre de Jeanne d'Arc, raconte la touchante scène qui suit, mentionnée dans un manuscrit de la bibliothèque vaticane.

« Jeanne se présente un jour au roi et, le saluant, elle lui dit : « Gentil roi, si Jeanne la Pucelle vous demandait de lui faire un don, le lui accorderiez-vous ?

« — Certainement, Jeanne, répondit le roi ; demandez ce que vous voudrez.

« — Eh bien ! je vous demande de me donner votre royaume de France.

« — Je vous le donne, dit le roi, après un moment de surprise. »

Alors Jeanne veut qu'on dresse un acte authentique et solennel de cette donation ; elle appelle les notaires royaux et ils écrivent sous sa dictée :

« Le roi Charles donne son royaume de France à Jeanne, dite la Pucelle. »

Puis se tournant vers le roi, avec un sourire de fière ironie :

« Voilà maintenant, dit-elle, le plus pauvre des chevaliers de France, je le plains. Notaires, écrivez encore. »

Et les notaires écrivent :

« Jeanne donne son royaume de France à Jésus-Christ.

« — Notaires, écrivez toujours. Jésus-Christ donne son royaume de France à Charles. »

L'HOSPICE ST-JEAN DE DIEU

(Suite).

En même temps on commençait la construction des bâtiments de la ferme qui s'élève à quelques arpents derrière la buanderie. Ils forment un immense T dont la partie supérieure est occupée par les étables et les écuries, et le prolongement sert de vaste grange et de silos où l'on peut emmagasiner une grande quantité de fourrages.

C'est simple, commode et parfaitement approprié au but proposé. Nous verrons plus tard les services que rend cette installation quand il s'agira de montrer comment est organisé le service de l'alimentation à l'asile.

A cette époque, du reste, ces bâtiments devenaient nécessaires par suite de l'acquisition en 1886, de la terre Trudel, et en 1888 de la terre Dorais, ce qui portait la contenance des fermes dépendant de l'asile, à 800 arpents.

En agissant ainsi, la communauté n'apportait aucune idée de spéculation : elle ne faisait que s'assurer les moyens de pourvoir, dans des conditions économiques, à la nourriture de ses pensionnaires, car toutes les terres sont uniquement cultivées pour les besoins de l'hospice. Légumes et fruits pour les patients, fourrages pour engraisser les bestiaux à consommer, telles sont les productions demandées exclusivement aux propriétés des sœurs.

Le premier asile.

En 1889 tous les bâtiments annexes de l'asile sont achevés et il n'y a plus qu'à recueillir le fruit de tant de labeurs. Sœur Thérèse a le droit de se reposer, et si sa modestie ne la retenait, elle pourrait dire en contemplant l'asile : *Exegi monumentum*. Cependant elle ne s'arrête pas ; sa vigilance, ou mieux son amour pour les malades confiés à ses soins est tel qu'elle ne songe qu'à améliorer leur condition.

Elle projette, dans ce but, un voyage en Europe et comme elle veut voir par ses propres yeux, et bien voir elle, se fait accompagner de deux docteurs qui connaissent les besoins de l'hospice et lui donneront toutes les explications nécessaires. Sœur Madeleine du Sacré-Cœur, la supérieure actuelle, est avec elle, car sœur Thérèse avait déjà ses vues sur celle qu'elle préparait à lui succéder.

Le voyage fut pénible. On visita, comme elle l'a du reste consigné dans son rapport du 14 décembre 1889 : " Les asiles les plus récents et les plus améliorés de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Belgique, de la France, de l'Italie et aussi ceux des États-Unis et du Canada." Quarante asiles ont tour à tour passé sous les yeux des visiteurs et elle ajoute : " Nous sommes revenus avec des notes nombreuses, des documents importants, des données utiles et des souvenirs précieux. Nous mettons le tout au service de notre patrie que nous aimons toujours et qui semble même avoir grandi dans notre estime par la comparaison faite avec les autres pays. Pas plus sous le rapport des asiles d'aliénés que sous d'autres, généralement, le Canada et la province de Québec en particulier ne sont en arrière du reste du monde, loin de là. "

Les asiles écossais sont l'objet d'une attention minutieuse, et classés au premier rang pour le luxe de l'installation. En France, en Belgique et en Italie, sœur Thérèse remarque le système des pavillons séparés qui prévaut, dit-elle, sur celui des grandes constructions : mais elle ajoute : " En Amérique, particulièrement au Canada, ce genre est impraticable : le chauffage de pareille étendue de bâtiments coûterait, à lui seul, un prix énorme. Nos tempêtes de neige rendraient les communications impossibles ; il faudrait une cuisine séparée pour chaque pavillon ; tout le service serait doublé. "

Nous avons cité ce passage du rapport parce qu'il indique comment, en face d'une nécessité, sœur Thérèse est arrivée à modifier ses idées et à résoudre très heureusement les objections qu'elle avait admises en principe. Le chauffage des pavillons est meilleur, tout en étant moins coûteux ; les communications assurées par des couloirs qui permettent l'installation d'une seule cuisine, enfin le service est beaucoup moins fatigant parce que tout est de plein pied ou à peu près.

* * *

Elle revint en août 1889 de cette visite entreprise uniquement dans l'intérêt de ses chers malades.

Huit mois après, l'incendie dévorait l'hospice dont elle avait le droit d'être fière, surtout après l'avoir comparé avec les établissements d'Europe et des États-Unis.

Nous ne rappellerons pas cette terrible catastrophe encore présente à la mémoire d'un grand nombre de nos lecteurs.

Disons seulement, que les victimes furent, hélas ! bien trop nombreuses : cinq tertiaires et 74 patientes périrent dans les flammes. Il y eut des traits d'héroïsme inouï qu'il serait bien touchant de citer, mais les limites de cette étude ne nous le permettent pas.

Dès le soir même, on plaça provisoirement les femmes, partie à la buanderie qui avait été heureusement épargnée, partie à la maison mère de la Providence rue Ste-Cathérine, à l'institution des Sourdes-Muettes, rue St-Denis, à la villa de M. Thibaudean et à la maison de campagne des RR. PP. Jésuites à Hochelaga. Les hommes furent installés dans les bâtiments de service de l'hospice, au couvent St-Isidore à l'asile des frères de la charité et à la maison d'école

de la Longue-Pointe, puis quelques jours après, dans les bâtiments de l'exposition à Montréal, rue Mont-Royal.

* * *

Ce coup de foudre dans un ciel serein "n'abattit pas sœur Thérèse." On eut dit, au contraire, que l'adversité lui rendait la santé. L'incendie de l'asile causait à la communauté une perte matérielle considérable. Il y eut un instant d'effroi en face des conséquences d'une semblable situation. Lorsqu'à ce moment on demanda aux sœurs ce qu'elles allaient faire en cette occurrence et si elles ne devaient pas résilier leur contrat, sœur Thérèse répondit hardiment : " Nous nous devons à nos malades, nous avons des engagements, nous les remplirons." Et quelques jours après, le 14 mai, elle se mettait courageusement à l'œuvre et reconstruisait des abris provisoires pour les patients. En trois mois, tout fut achevé et en état de recevoir les pensionnaires. On ne saurait trop admirer l'esprit de désision, la fermeté et la rectitude de jugement dont elle fit preuve en cette occasion.

Elle sut, à la fois, arrêter un plan simple, d'une exécution facile, et qui en lui-même est peut-être le meilleur que l'on puisse réaliser pour le traitement des aliénés. Elle sut, en même temps, en combiner l'exécution de manière à ce que tous les travaux s'exécutassent simultanément, pour ne perdre aucun instant. Son voyage en Europe lui fut d'une extrême utilité, car elle avait rapporté des idées d'amélioration qu'elle allait pouvoir réaliser.

Dès le mois d'août on commença à réintégrer partiellement les patients répartis, comme nous l'avons dit, en plusieurs places, et on continua à achever les pavillons élevés un peu au-dessous de l'asile incendié, dans la belle prairie qui s'étendait au-devant.

L'Hospice actuel.

Ces pavillons forment l'asile actuel.

Ils sont au nombre de quatorze, exactement semblables répartis en nombre égal de chaque côté de l'avenue qui conduit de l'ancien hospice à la voie publique.

Sept de ces pavillons sont affectés au quartier des hommes, et sept au quartier des femmes.

La surface extérieure des pans de chacun d'eux est entièrement recouverte de feuilles métalliques, parfaitement jointes, qui constituent ainsi une sorte d'armure contre le feu, le froid et l'humidité venant de l'extérieur.

Ces pavillons mesurent chacun deux cents pieds de long sur quarante de large, n'ont que deux étages et sont reliés entre eux par d'immenses corridors sur une longueur de sept cents pieds pour chaque quartier. Ces corridors sont clos à chaque pavillon par des portes doublées d'une armature en tôle galvanisée pour permettre de les isoler en cas d'incendie.

Ils sont chauffés par un système à eau chaude, alimentés par huit chaudières séparées ce qui permet d'obtenir, sans déperdition, une grande chaleur et constitue une économie sérieuse de combustible. On a constaté là que, malgré la plus grande surface à chauffer, on obtenait, dans des conditions plus avantageuses comme prix, un meilleur calorique.

Vingt-six salles, très bien ventilées et parfaitement éclairées, sont affectées au séjour habituel des malades.

Vingt cours intérieures ou préaux dont on achève, en ce moment l'aménagement, permettront aux patients de prendre l'air, sans qu'on soit obligé d'augmenter la surveillance. En outre, ils ont la libre disposition des parterres plantés qui se trouvent au devant de leurs pavillons, et quand on vient visiter l'asile, rien n'est plus curieux que de voir bon nombre d'entr'eux assis sur les bancs qui bordent la grande allée, ou parcourant les deux larges promenoirs dont elle est pourvue de chaque côté.

Deux des pavillons de l'hospice sont exclusivement réservés aux pensionnaires privés, où ils trouvent des chambres très bien meublées, ont un réfectoire à part, un salon, et enfin tous les avantages demandés par la famille. Il y a plusieurs classes pour ces malades, classes qui ne diffèrent que par le luxe de l'ameublement : les soins sont exactement les mêmes.

(A suivre)

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année courante et les années passées, sont respectueusement priés de le faire au plus tôt.

CHRONIQUE

* * Mgr l'archevêque a terminé sa visite pastorale et est revenu à l'archevêché mardi dernier. Sa Grandeur a visité trente cinq paroisses.

* * Nous publierons dans notre prochain numéro le jugement rendu par la Cour d'Appel dans la cause des maigouilliers de Notre-Dame de Montréal.

* * L'Union St-Pierre de Montréal compte aujourd'hui 470 membres et possède un capital de \$10,000.

* * Mardi dernier, fête de saint Vincent de Paul, cinq postulantes ont pris le saint habit et vingt-cinq novices ont prononcé leurs vœux de religion, à la maison-mère de la Providence. Neuf des nouvelles professes sont destinées aux missions de l'Océan.

* * La nouvelle cathédrale de Montréal est visitée tous les jours par un grand nombre d'étrangers. Les travaux se poursuivent à l'intérieur avec activité. La grande voûte sera terminée bientôt. Elle présente un coup d'œil superbe, et par ses caissons dorés rappelle d'une manière frappante celle de la basilique vaticane.

On admire aussi les grandes fresques du dôme. Ces fresques, qui représentent les quatre évangélistes, sont l'œuvre de M. l'abbé Rioux, du diocèse de Montréal.

* * Le R. P. Ruhlmann, S. J., vient de publier dans la *Revue Canadienne* une intéressante étude sur la question du juste salaire. En voici les dernières paroles qui font voir les résultats de l'admirable encyclique de Léon XIII sur la *condition des ouvriers* :

« 1^o Le pape a éclairé et guidé l'estimation commune en déterminant, avec plus de netteté, les éléments qui doivent lui servir de base et, sans lesquels, les besoins de l'ouvrier doivent entrer en première ligne ; 2^o pour reconnaître le salaire *minimum*, il ne s'agit pas de savoir précisément ce qui, d'après l'estimation commune, est regardée comme nécessaire pour faire subsister convenablement un ouvrier sobre et honnête ; enfin 3^o il reste acquis que le salaire ne peut pas être, en justice, abandonné aux fluctuations de l'offre et de la demande, contrairement à une théorie qui est devenue presque commune parmi les économistes modernes. »

* * Les *Annales de la Sainte-Enfance* nous apportent le compte-rendu de l'exercice 1891-1892. Elles ont la joie d'enregistrer le plus beau résultat que l'œuvre ait eu depuis sa fondation : 3,57,116 fr. Ces recettes dépassent de 93,900 fr. celles de l'an dernier, et de 33,000 celles de 1889, année qui jusqu'ici était la plus brillante dans l'histoire de la Sainte-Enfance. Ce succès est d'autant

plus beau que les prévisions inspirées par les circonstances actuelles, en permettaient moins l'espérance.

* * On assure que le consistoire épiscopal aura lieu entre le 15 et le 20 juillet. Il n'y aurait pas de cardinaux.

* * Léon XIII se porte à merveille. Il se rend tous les jours au jardin jusqu'à sept heures du soir. Les audiences générales et les messes d'admission sont provisoirement suspendues.

* * Le Saint-Père a fait savoir par Mgr Ireland au comité de l'Exposition de Chicago que, cédant aux désirs exprimés par M. Bryan, il exposerait. La première place lui est réservée.

* * Le cardinal Teodoli vient de mourir à Rome. Il était né à Rome le 18 septembre 1819. Nommé en 1866, administrateur de la fabrique, Mgr Teodoli fit exécuter d'immenses travaux dans la basilique. Il fit restaurer la colonne, couvrir de lames de plomb l'immense coupole, renouveler une partie du pavé de marbre et restaurer entièrement les chapelles du chœur et du Saint-Sacrement. Léon XIII, connaissant les précieuses qualités de cet administrateur fidèle et prudent, le nomma, le 28 mars 1882, majordome et préfet des palais apostoliques. Au Consistoire du 7 juin 1886, le même Pontife créa Mgr Teodoli cardinal diacre du titre de Sainte-Marie de la Scala, au Transtévère.

* * De la succession Borghèse, la bibliothèque vaticane vient de recueillir, par les soins de Léon XIII, le bréviaire possédé par Pétrarque. Ce livre précieux nous rappelle de s habitudes peu connues aujourd'hui des hommes du monde. Un bréviaire, en effet, entre les mains de Pétrarque n'était pas un objet de luxe, mais un livre de prières d'un usage quotidien. Les feuilles du vieux parchemin sont tout usées, surtout à l'endroit où se trouve l'*Office de la sainte Vierge*. On reconnaît bien là l'illustre poète, avec sa touchante dévotion envers la *Virgine di sol vestita*, à laquelle il offrait ses hommages et ses larmes. Après la mort de Pétrarque, le bréviaire passa à la cathédrale de Padoue, avec la recommandation faite aux chanoines par le poète mourant ; *Utorent Christum et Beatam Virginem pro me*. Les chanoines en firent hommage à Paul V, des mains duquel il passa dans la famille Borghèse.

* * Le 19 juin, Mgr Mocenni, substitut de la Secrétairerie d'Etat, a présenté au Saint-Père, en deux exemplaires, en bronze et en argent, la médaille qu'on appelle de Saint Pierre, car on la distribue à l'occasion de la fête du prince des apôtres. C'est le Pape lui-même qui a donné, cette année, le sujet de la médaille : *la Religion et les Ouvriers*.

D'un côté, il y a le portrait du Pape : la ressemblance en est frappante. L'inscription, qui court tout autour dit : *Léo XIII Pontifex Maximus anno XV*. Sur ce revers, au milieu, est représenté la religion, ayant dans la main droite l'Encyclique, dont le premier mot *Reverentium*, est très visible : dans la gauche elle tient la

croix, avec le pied de laquelle elle écrase une hydre, emblème de l'avidité du gain; deux hommes, richement habillés se tiennent du côté gauche en attitude d'offrir à la Religion de l'or, qu'ils sortent d'un petit écrin, que l'un d'eux a dans sa main. Du côté opposé, un ouvrier debout la regarde anxieusement, quasi attendant qu'elle donne l'arrêt qui doit le racheter, et une ouvrière à genoux désigne à la religion une petite fille, sa fille à elle, qui tombe de faim.

Mgr Charles Nocella a dicté l'inscription qui environne la gravure : *Jus domini jus operariæ gentis assertum.*

La médaille, d'un travail remarquable, a été exécutée par M. le chevalier François Bianchi, graveur des Palais apostoliques.

* * * Le Kulturkampf (persécution religieuse de Bismarck, en Prusse), a fait fermer en 1874 environ 955 couvents et maisons religieuses et dispersé 9,795 religieux.

Or, à l'heure actuelle, le chiffre des couvents en Prusse est monté à 1,027, et celui des religieux, qui n'était en 1886 que 7,248, dépasse 14,000.

BIBLIOGRAPHIE

Sainte Brigitte de Suède, sa vie, ses révélations et son ordre, par Mme la Comtesse de Flavigny, ouvrage approuvé par M. R. P. Villard, maître en théologie, des F. F. prêcheurs, et S. G. Mgr Lagrange, évêque de Chartres. Un beau volume in 8. de plus de 600 pages, franco 4 fr. (J. Leday & Cie, éditeurs, Paris, 10, rue de Mézières).

Cette vie de sainte Brigitte est absolument neuve et inédite, et enrichie de documents nouveaux que l'auteur est allée chercher elle-même dans le pays de la sainte. L'auteur a eu cette fortune inespérée de la communication de précieux manuscrits du XVe siècle, et chose plus importante encore, de la première biographie de la Vénérable veuve que les Pères Jésuites Hollandais cherchèrent en vain et que l'historien danois a négligée; l'auteur s'est aidée aussi d'études récentes sur le moyen âge suédois où nul biographe de sainte Brigitte n'avait encore puisé. Enfin les écrits de la sainte sont groupés par leur objet avec l'esprit fidèle du texte et le principal des manuscrits originaux de sainte Brigitte est traduit mot pour mot.

« Je déclare n'avoir rien trouvé dans ce beau travail où l'érudition s'unit à l'élevation des pensées et à la noblesse du style que de conforme à la foi chrétienne. » Ainsi s'exprime le T. R. Père Villard, maître en théologie des F. F. Prêcheurs.

AUX PRIERES

Sr Marie des Sept Douleurs, (Élodie Dubault), des Srs de Ste-Anne, Lachine.
Narcisse Beaudry, Montréal.
Madame Sheyn, Québec.